

sont nos artistes, MM. Laprés et Lavergne, qui ont été chargés, par Mgr l'évêque de Valleyfield lui-même, de photographier le délégué apostolique.

Nous estimons que ce sera le premier portrait bien fait, donné jusqu'ici au Canada, du distingué prélat dont le nom est populaire partout à l'heure actuelle.

Rodolphe Le Fort

GLORIEUSE ÉPOQUE

Dans une lettre pastorale du commencement de 1887, Mgr Besson, illustre évêque français, traitait une question importante, d'une actualité de plus en plus grande : LES MAUVAISES LECTURES.

Il n'y a rien de meilleur ni de pire que la langue, disaient les anciens, selon l'usage qu'on en fait. On pourrait en dire autant de la plume, puisqu'elle sert d'instrument à la langue pour instruire ceux que la parole ne pourrait atteindre. Mais la presse qui multiplie presque à l'infini la parole ou la plume, est encore plus que tout le reste ou la meilleure ou la pire des choses. Elle a des ailes pour faire en quelques secondes le tour de l'univers. Elle imprime, elle grave, elle immortalise la vérité ou l'erreur. L'esprit et le cœur de l'homme se remplissent à son gré de lumières ou de ténèbres, de vices ou de vertus. Elle règne sur les familles, elle gouverne la société contemporaine, elle fait et défait les lois, elle dirige l'opinion, elle est devenue la reine du monde.

Mais autant la bonne presse aurait d'influence si elle était plus répandue et mieux écoutée, autant la mauvaise a pris de nos jours d'empire et de crédit dans les affaires publiques. Tout se corrompt, la philosophie, l'histoire, les sciences exactes, le théâtre et les romans, la critique littéraire, les journaux surtout...

Définissant le *Roman*, le grand évêque le dépeint en quelques mots :

On crée un monde imaginaire et fabuleux qui n'existera jamais. Ce sont des milliards à gagner, des diamants à recueillir à pleines mains, des fantômes de volupté, capable de faire tourner toutes les têtes.

Et Monseigneur termine ce premier point de sa lettre par ces mots si vrais :

Mais de toutes les lectures, la plus commune, la plus dangereuse, la plus perfide, c'est celle du *mauvais journal*. C'est par la curiosité que le journal s'impose, il s'impose à tout le monde, tout le monde veut le lire, et c'est pourquoi il n'est presque personne que le mauvais journal ne séduise et ne perde...

Voici la quatorzième année du MONDE ILLUSTRÉ qui commence—avec le présent numéro du 1er mai. Ce journal, qu'on nous permette de le dire, s'est pénétré de l'importance de sa mission, et n'y a pas failli un seul instant. Nous ne pensons pas qu'on puisse lui reprocher, de la première à la dernière année, la moindre infraction aux lois de l'Eglise, de la Société, de la Famille ; jamais il ne s'est abaissé à ces œuvres malsaines et immorales qui, "en apparence les plus sévères, sont comme un arsenal où l'impiété vient fourbir et retremper ses armes, tandis que les plus élémentaires traduisent, à l'usage de l'enfant, les maximes de l'impiété et les conseils de la licence."—(Mgr Besson.)

Tous les articles, depuis le premier numéro jusqu'à ce jour, peuvent être mis entre les mains de l'enfant, de la chaste et tendre fleur de nos maisons : la jeune fille.

"La femme qui tira ce livre, disait J.-J. Rousseau, dans la préface de la *Nouvelle Héloïse*, est une femme perdue." Il a dit ailleurs : "Jamais fille chaste n'a lu ce roman." "Ne lisez pas mon dernier ouvrage, écrivait un poète moderne à une femme chrétienne, c'est un mauvais livre." Zola pourrait en dire autant de ses... exhortations.

Lorsque l'honorable M. T. Berthiaume commença notre journal, si bien dénommé LE JOURNAL DES FAMILLES CANADIENNES, ayant pour associé M. N.

Sabourin, le but de ces deux hommes de bien fut de ne jamais donner rien de blâmable, de ne point mériter les appréciations du jouisseur Jean-Jacques ou autres. Leur publication devait pouvoir pénétrer partout, sous le chaume comme dans les palais, être utile, agréable, moralisatrice, aimable, aimée.

Ils se sont adjoints, pour cela, des hommes sur lesquels ils pouvaient compter.

Déchirons certains voiles en ce bel et brillant anniversaire, et mettons au jour ceux qui le méritent, applaudissons aux nobles efforts des ouvriers de la première heure !

La publication du MONDE ILLUSTRÉ décidée par MM. Berthiaume et Sabourin, ils donnèrent la direction de l'atelier—partie la plus importante, nous le montrons tantôt—à M. O. Trempe : depuis quatorze ans, ce vaillant, doublé d'un vrai connaisseur en art et en littérature, n'a pas manqué un jour : fait assez rare que pour être signalé. Outre cela, c'est sur lui, et sur lui seul, que repose tout l'agencement de chaque numéro, la mise en page ; c'est lui qui peut voir et qui voit quand tel ou tel auteur peut avoir son tour. C'est lui qui, avec un bon goût, une persévérance à toute épreuve, collectionne ces jolies gravures de chaque semaine. Et dans ces gravures, mes petits enfants chéris, il en est pour lesquelles il demande qu'on lui écrive des historiettes pour vous.

Dès le premier numéro aussi, il y a quatorze ans, l'un de vos auteurs préférés vous a donné, charmantes lectrices, aimables lecteurs, d'heureux moments par sa plume enchanteresse. Son style souple, tantôt ondulant, tantôt glissant, tantôt incisif, jamais n'a donné prise à la critique au nom du bien, parce que toujours, il a su rester dans le vrai, dans le beau.

Il est éloquent, sait se montrer persuasif. S'il flétrit un travers, il respecte l'homme ; mais sa bonté ne le fait pas reculer devant ce qu'il considère comme un devoir : et dût-il déplaire à quelques-uns, il fustige ce qui doit l'être.

Léon Ledieu n'a point failli à sa tâche : vous l'avez compris.

Il a grandi, le joli MONDE ILLUSTRÉ ! S'étendant au loin, des plumes gracieuses, à son passage, sont tombées de leurs nids soyeux ; des Fleurs charmantes ont jonché son parterre ; de brillants Oiselets ont exhalé leurs plus doux chants dans ses colonnes ; des Fées gracieuses ont communiqué aux familles recevant ce journal, les parfums de leurs vertus. Tandis que de mâles accents résonnaient à côté, à l'unisson, le tout formant une harmonie délicieuse, attendue chaque semaine avec la plus vive impatience par les grands tout autant que par les petits !

A notre joli MONDE ILLUSTRÉ, nous disons avec tous ses abonnés :

Ad multos annos !

Jimm Picard

LE PRINTEMPS

Sois la bienvenue, ô saison enchanteresse ! Viens réparer les ravages affreux d'un long et cruel hiver. De ton souffle vivifiant, ranime les gazons meurtris, et de ta corbeille chargée de fleurs, laisse tomber les suaves violettes et les gentilles primevères. Sous ton regard divin tout renaît : la nature entière tressaille d'allégresse ; l'homme, durant les jours ensoleillés de Pâques, devient meilleur et s'élève vers son Créateur.

Déjà des parfums délicieux embaument nos forêts solitaires, et sous la douce influence de la brise printanière, les bourgeons endormis, secouant leur longue léthargie, s'entr'ouvrent et sourient au printemps.

Bientôt, les feuilles aux tendres nuances, agitées par les légers zéphires, mêlent leurs accords mystérieux au chant des oiseaux. Alors, la nature parée de ses plus brillantes couleurs, présente un aspect ravissant et mille scènes merveilleuses s'offrent à nos yeux. Sur les pommiers et les lilas en fleurs, la brune abeille et

oiseau-mouche butinent, en chantant, le doux nectar des dieux ; et là-bas, dans la prairie, des bambins inconscients, arrachant au gazon les violettes fraîches écloses, en forment des bouquets qu'ils se disputent à l'envi. Plus loin, des troupeaux d'agneaux que l'on voit bondir dans les verts pâturages, font entendre leur voix plaintive ; et dans les buissons voisins le rossignol, mêlant sa voix mélodieuse à ce concert champêtre, répète avec ardeur son refrain d'amour.

Ces vagues harmonies contrastent singulièrement avec le bruit sourd d'un torrent rapide, dont les eaux écumeuses entr'ouvrent avec fracas les flancs de la verte colline pour se précipiter de roc en roc et aller, après mille obstacles et sinuosités, se perdre dans le fleuve qui les attire. Image fidèle de l'homme sans cesse en butte aux contrariétés de la vie et entraîné irrésistiblement vers l'océan de l'éternité.

Au delà de cette onde bouillonnante, sur le versant de la montagne, des groupes de paysans traversent, à pas lents, des champs labourés et confient à la terre une semence que Dieu convertira bientôt en une riche moisson. Avec la saison nouvelle, l'espoir renaît dans les cœurs comme le blé dans les champs, et chacun forme alors mille projets charmants.

Le laboureur voit déjà le grain transformé en épis dorés, et il attend, avec confiance, le prix de ses labeurs, tandis que les jeunes amoureux échangent sous la feuillée de doux serments d'amour et saluent avec bonheur le printemps qui doit couronner leurs vœux. Pour eux, Flore fait éclore les roses et Pan apprête le festin. Mais, du jeune poitrinaire que l'hiver a épargné, un seul désir remplit le cœur. Quand il voit autour de lui cette surabondance de sève et de vie, son regard abattu se ranime et il reprend courage. Alors, se sentant plus fort, il veut savourer l'air embaumé des champs et, d'un pas chancelant, il se dirige à travers les sentiers fleuris, ne se doutant pas, hélas ! le pauvre enfant, que la brise qui efface ses traces sur le sable mouvant, bientôt de même emportera sa frêle existence avec ses rêves de jeunesse.

Ainsi, souvent l'homme se consume en vains desirs ou en projets insensés. Heureux celui qui, dès printemps de la vie, sème des bienfaits sur son chemin et repose toutes ses espérances sur le Divin Créateur ! Pour lui les rentiers de la vie sont moins épineux et il se dirige sûrement vers la Céleste Patrie pour y jouir d'un éternel printemps.

H. EMERY.

PSEUDONYME

Aux collaborateurs et collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ

*Pourquoi veut-on bannir l'innocent pseudonyme ?
De "lâche," que je sache, il n'est point synonyme ;
Et, sous ses plis discrets, souvent vient se cacher
Un vrai talent modeste, avide d'épancher
Des sentiments naïfs ou de nobles pensées.
La tendre fleur qui croît dans nos fraîches vallées
Me charme, et cependant, j'en ignore le nom.
La lâcheté, souvent, en abuse, dit-on.
Mais, l'abus, quel qu'il soit, n'empêche point l'usage.
Inflexible censeur, ton fier et dur visage
Peut-être eût moins déplu si d'un voile léger
Le pseudonyme ami l'avait pu protéger.
Ah ! comme toi, je blâme un auteur hypocrite
Qui, sous un nom d'emprunt, comme un lâche s'abrite
Pour se louer lui-même ou critiquer, sans frein,
L'adversaire loyal qu'il rencontre en chemin.
Mais, quel qu'en soit l'auteur, le beau, le vrai nous
Et personne n'eût pu refuser une larme [charme,
A l'amour de Mignon, si le grand Allemand
N'avait point reconnu son poétique enfant.
O vous qui, par amour, préférez le mystère,
Modestes fleurs des champs, ornements de parterre,
Héros des temps anciens, trouvers, troubadours,
A tout ce qui est bien, prêtez votre concours.
Du censeur trop sévère, oubliez la critique.
Caton avait du bon : respectons le sceptique.*

J. Emery

Ottawa, avril, 1897.